

Dolorès

La grande horloge comtoise de l'entrée la rapprochait lentement de l'échéance, tic-tac ! tic-tac ! Il devait écraser une cigarette dans le cendrier plein à ras bord avant de descendre de voiture, un modèle passe-partout et pratique. Après un regard circulaire pour identifier rapidement l'endroit, il prendrait les marches extérieures qui mènent à la porte d'entrée.

Il condamna les portières à distance, d'un coup de pouce sur la clé de contact, et alluma la cigarette censée le calmer, sans pour autant se départir de sa nervosité. Il s'arrêta un instant, à deux pas de chez elle, et tira une dernière bouffée crispée. Pas facile d'aller pour la première fois chez quelqu'un que l'on a rencontré sur Internet, et qui vous demande brutalement de débarquer dans sa vie. Il jeta son mégot le plus loin possible, lui confiant ses dernières craintes, et gravit doucement les marches.

Elle l'imagina tendu, mais reprenant peu à peu confiance au fur et à mesure qu'elle perdait la sienne. Elle était folle de l'avoir invité ainsi à la rejoindre. Elle l'avait fait par défi, pour se prouver qu'elle était capable d'aller au bout d'elle-même. Peut-être voulait-elle simplement briser l'ennui ou concrétiser un espoir secret, une aventure d'un soir ? Était-elle sage ou libertine ? Elle forçait le destin.

Il y avait aussi de la curiosité pour cet homme, à la fois si proche et irréel, dont son imagination vagabonde s'était emparée. Elle le voyait arriver à grands pas. Il était bien découplé, bonne tête, malin, beau blond... il allait tourner la

poignée de la porte. Mais non ! il suffisait qu'il la pousse légèrement. Elle l'avait laissée entrouverte pour ne pas devoir croiser son premier regard sur le pas de la porte. Elle redoutait cette ultime occasion de faire machine arrière, il fallait qu'il entre ! Elle s'était interdite cette échappatoire, elle irait jusqu'au bout pour savoir ce qu'elle voulait vraiment.

Elle devint plus attentive, il allait entrer...

Elle s'était décrite pulpeuse, jolie, grande, souriante, sympathique, avait-elle menti ? La pensée de ce mensonge potentiel le rassura. Il retrouva toutes ses jambes un moment flageolantes d'inquiétude.

— A quoi bon s'exciter pour une petite histoire sans lendemain, se dit-il, juste le temps de voir si le hasard a bien fait les choses ! Il faut relativiser, rester calme !

Lui n'avait pas menti, il lui avait tout dit, presque trop, il s'était livré à elle. Il aurait dû garder ses secrets les plus intimes, ceux qu'on ne dévoile jamais à ses proches de peur de décevoir, et que l'on confie parfois si facilement à un inconnu qui passe. Il aurait dû se contenter d'évoquer sa personnalité par petites touches, lui donner une simple esquisse, et éluder les questions délicates. Elle savait écouter, le mettre à l'aise, poser les bonnes questions. Il avait fini par se déboutonner complètement, presque par plaisir. Son côté exhibitionniste de célibataire endurci devait expliquer en partie cette facilité qu'elle avait eue à le confesser. Elle devait tenir de Macha Béranger avec ou sans casquette enturbannée cachant des yeux malicieux et inquisiteurs. Avait-elle la voix rauque et envoûtante de cet oiseau de nuit, indiscreète noctambule de la radio, pour obtenir toutes les confidences ?

Il ne pensait pas devoir rougir de ce qu'il avait dit ni fait. Il n'y avait rien de si extraordinaire dans sa vie.

Certes, il lui était arrivé d'enjamber les portillons du métro pour exprimer ses dons de tagueur avec des aérosols de peintures volés. Il se laissait emporter par la rame au-delà de la dernière station et taguait en quelques secondes, avant de

s'enfuir à toutes jambes par le labyrinthe des tunnels qu'il connaissait comme sa poche. Adolescent, il l'avait fait comme un sport, pour briser les interdits et épater les copains. Depuis, il peignait en amateur, quand il le pouvait, surtout des marines ; il adorait la mer.

Sa franchise excessive avait dû le faire s'interroger autant qu'un vrai mensonge. Qui peut donc être fou au point de se confier à une étrangère intéressée, intéressante ?

Des semaines étaient passées depuis leur premier contact masqué de deux pseudos ridicules, et leur liaison s'était progressivement consolidée. Au début, elle devait beaucoup au hasard, puis elle devint plus organisée, mais moins spontanée aussi. Ils avaient même craint que ce contact ne se fidélise au point d'en devenir lassant ; ce fut tout le contraire. La réserve des premiers échanges passée, ils se montrèrent avides d'en savoir plus et plus encore, et tout avait été dit : les goûts, les attirances, les fantasmes même, sans aucune retenue.

Le « Net » est un mode de communication qui met tout le monde à l'aise. Le pudique ose se délurer, le timide devient tonitruant et provocateur, le silencieux parle.

Touche par touche, leurs claviers d'ordinateur avaient décrit un monde dans lequel ils avaient décidé d'entrer.

C'est précisément ce qu'il fit. De la porte entrouverte, elle avait dû l'entendre, il découvrit la grande horloge comtoise annoncée par Dolorès. Le disque brillant du balancier sembla lui poser la question de sa présence en ces lieux, à une heure si tardive. Il fit mine de ne pas comprendre. Il avait eu assez de mal pour venir jusque là ; il n'était plus temps de faire demi-tour. Il devait monter au premier étage où elle attendrait. Il reprit son souffle, son cœur s'était calmé lorsqu'il saisit la rampe d'escalier.

La maison accueillante semblait lui tendre les bras, tic-tac, tic-tac ! Il flottait un air paisible, un mélange de compréhension, de tolérance, en même temps qu'une certaine rigueur, de l'ordre, du bon goût. Il fantasmait, interprétant sans doute

ce qu'il sentait à l'aune de ce qu'il connaissait d'elle, tant et si peu :

C'est une maison comme les autres voilà tout ! pensa-t-il pour se remettre à raisonner normalement. Difficile de le faire vraiment ! Il savait qu'il commençait à partager quelque chose de physique avec elle, au rythme cadencé du tic-tac de la grande horloge. Ceci rajoutait forcément à la subjectivité de ses pensées.

Ce soir, elle l'avait quasiment convoqué, toutes affaires cessantes, dès qu'il s'était connecté. Le sachant proche, l'espérant impatient de découvrir un nouveau visage et de faire tomber les masques, elle s'était jetée à l'eau... après s'être fait longtemps désirer.

Il lui avait proposé une rencontre, quelque temps auparavant, en tout bien tout honneur, en terrain neutre, ni chez l'un, ni chez l'autre : elle avait refusé. Elle ne devait pas être aussi seule qu'elle le suggérait parfois. Il avait fini par abandonner ce projet, se contentant de leurs connexions électroniques qui s'étaient raréfiées ces derniers temps, en raison d'une nouvelle programmation de ses vols. Elle était hôtesse de l'air et venait de changer de ligne. Elle faisait maintenant l'Asie : Singapour, Kuala Lumpur, Manille... si loin ! le décalage horaire !

Tout à l'heure, elle avait été si pressante, il était venu, il était là, tic-tac, tic-tac !

Lorsqu'elle entendit l'escalier de bois crisser au premier pas, elle savait qu'ils venaient de franchir une étape importante de leur rencontre.

Elle avait totalement maîtrisé l'invitation et son approche jusque là. Maintenant, les pas résonnaient dans la cage d'escalier. Elle fut soudain prise d'un dernier doute. Une fraction de seconde, elle eut envie de renoncer, si proche du but ? Sa tension monta aussi vite qu'il mit de temps à franchir les dernières marches : quelques secondes. Elle n'avait plus le choix ; ce qui arrivait maintenant lui échappait tota-

lement. C'est exactement ce qu'elle avait voulu. La peur et la joie emballèrent son cœur d'une émotion intense. Elle poussa violemment sur les accoudoirs du fauteuil pour se mettre debout ; il entra ! A cet instant précis, comme dans un film à la Hitchcock :

— Dong, dong, dong... les douze coups de minuit sonnèrent à l'horloge comtoise qui se portait à leur secours, ménageant une pause dans leur programme de découverte mutuelle.

Ils avaient craint de prononcer un mot maladroit, étriqué, banal, les condamnant à une terrible désillusion, car ils avaient investi dans cette rencontre. Le carillon de l'horloge occupait tout l'espace, décidant que leur premier échange serait un simple regard.

Aux yeux qui brillèrent, ils n'étaient pas déçus. Ils étaient mille fois mieux que ce qu'ils avaient imaginé !

— Bonsoir ! fut le premier mot que leurs lèvres formèrent à l'unisson.

Dolorès et Philippe furent heureux de cette rencontre inattendue puisque tout s'était décidé très vite. Les visages s'éclairèrent d'un sourire complice et les langues se délièrent pour parler beaucoup. Dolorès sortit son meilleur whisky, que Philippe sirota assis à terre, adossé à un gros coussin de capoc jaune. Elle le regardait, ravie de cette visite, et du courage qu'elle avait eu pour le convier jusque là ; il lui fit un grand numéro de séducteur. Ils avaient eu si peur !

Ils en vinrent à l'Asie où se rendait Dolorès régulièrement depuis quelque temps.

— Ainsi, tu rentres des Philippines, de Manille ?

— Avec escale à Hong Kong au retour, c'est loin mais superbe. Ça grouille ces coins là ! C'est ce qui surprend le plus quand on arrive de Kuala : un gigantesque aéroport ultra moderne sans un chat. Manille c'est beaucoup plus modeste, mais il y a une foule... tu n'imagines même pas !

— Deux mondes aux antipodes, l'un est musulman, l'autre catholique, deux richesses, deux démographies, deux systèmes politiques, tradition et modernisme, tout est différent. Les deux souffrent, mais pas des mêmes maux, affirma doctement Philippe.

— Il y a de l'Asie dans les deux, mais quelle différence sur place !

— Dans les deux cas, les paysages sont merveilleux et les gens adorables, continua Philippe. Je connais la petite île de Penang, en Malaisie, et Palawan aux Philippines. Philippe avait lui aussi visité ces régions.

— Cette fois nous avons eu une longue escale, dit Dolores. Un problème technique... il fallait attendre plusieurs jours avant de repartir. Nous en avons profité pour aller admirer les rizières en terrasses dans le nord des Philippines, à Banaue.

Ce furent les coulisses de l'exploit ! Départ est à deux heures du matin pour éviter les embouteillages de Manille, qui commencent à trois, et on arrive à la « huitième merveille du monde » vers treize heures, après dix bonnes heures de bus ; ça se mérite !

Heureusement, le spectacle vaut largement le détour : un grand choc, une harmonie réussie entre la nature et l'homme, une pureté rafraîchissante, magique et authentique ! C'est la juste récompense de tous les efforts de la matinée. Il y a même des petits vieux en costume traditionnel qui attendent pour la photo. Le soir, les mêmes font le spectacle folklorique à l'hôtel. Les anciens coupeurs de têtes sont devenus attendrissants !

— On reste la nuit sur place ? dit Philippe.

— Il le faut, avant de repartir par les routes de montagne, jusqu'à Baguio. C'était notre choix pour ne pas revenir par le même chemin qu'à l'aller. La route est longue. Certaines pauses permettent de mieux comprendre le pays. Dans un village un petit musée, à la gloire des pères missionnaires belges, retrace leur saga. On y voit des photos jaunies et des

objets donnant une idée de la vie indigène passée. Il y a, en particulier, de drôles de petits cercueils qui montrent que l'on enterrait les gens en position fœtale.

— Pour marquer la réalité de la vie, et sa continuité par rapport aux premiers instants ? proposa Philippe.

— Tu y es tout à fait ! Quelle perspicacité ! et aussi pour faciliter la réincarnation...

— Sinon, comment est la route ?

— On passe entre éboulements, la région est très pluvieuse, et guérilla. C'est la plus haute route de l'île, une véritable expédition ! Mais c'est si beau, splendide même ! La route est de trous et de bosses, mes reins s'en souviennent encore. Si l'on roule trop vite, ça tape dure ! Et je ne te dis pas les croisements avec les longs « Jeepneys-bus » qui roulent à tombeau ouvert sur une piste défoncée et étroite. Ils sont surchargés de voyageurs rieurs qui n'ont peur de rien. Heureusement pour eux, car il y a des accidents !

— C'est dangereux ces coins là, rien n'est stable !

— Les guérilleros n'ont pas voulu de nous, ni la montagne d'ailleurs ! On avait de bons gardes, de bons guides et un excellent chauffeur.

Dolorès avait été séduite par la beauté et la variété des paysages et par les particularités culturelles de la région.

— A l'aller, on s'est arrêté plusieurs fois pour souffler, continua-t-elle. D'abord dans des stations-services, puis dans la campagne, dans de petites haltes sans confort, ni propreté. Le niveau d'hygiène est loin de ce que l'on connaît ici, les gens paraissent abandonnés ! Ce dénuement, c'est difficile ! Elle hochait gravement la tête. Où est l'avenir de ces pauvres gens ? N'ont-ils pas le droit d'avoir des projets ? Les dirigeants du pays les ont complètement abandonnés, c'est un scandale !

— Le président de la république Joseph Estrada, au centre d'une affaire de jeux illégaux portant sur plus de huit millions de dollars de pots-de-vin, a été destitué récemment, tout espoir n'est donc pas perdu. Il faudra attendre un peu

pour que les campagnes reculées profitent de ce renouveau. Encore un peu de patience pour les routes ! dit Philippe.

— Le pire, ce sont ces pauvres gosses qui souffrent en silence de malnutrition et parfois d'autres choses. C'est un crève-cœur, tu aimerais tant les aider, les arracher à cette vie. Leur regard t'interroge : et toi que fais-tu pour moi ? semblent-ils demander. Il faut bouger, se mobiliser !

En l'écoutant, Philippe se souvint des toutes jeunes entraîneuses des boîtes « strass et paillettes » de Hong Kong souvent venues des Philippines, justement... ou plus loin, des petites Népalaises ou Cambodgiennes enfermées à Pat Pong en Thaïlande, vendues à la prostitution par leur famille miséreuse !

Il pensa aussi aux pédophiles qui viennent là-bas, par charters entiers, assouvir leurs attirances perverses pour des garçonnetts à peine pubères. Certaines cités balnéaires en ont fait une spécialité : sea, sun and young sexe ! les clients ne manquent pas !

Leur conversation continua sur ce thème, à voix plus basse, marquant leur gêne. Le tourisme sexuel se développait partout dans le monde...

Ils en vinrent aussi au travail des enfants : les petits doigts habiles tissant les tapis de luxe dans des échoppes plus ou moins clandestines sans recevoir le moindre sou. Certains d'entre eux, qui ont essayé de se rebeller ou simplement de témoigner pour alerter les gens sur leur misérable condition, ont été battus, humiliés, maltraités et bien plus, parfois jusqu'à la mort !

— As-tu entendu parler de cette reprise de l'esclavage au Nigeria, près des lieux où tout avait si mal commencé il y a deux cents ans, demanda Philippe. Chaque jour de nombreux enfants sont vendus par leur famille à des négriers qui les envoient travailler dans les plantations de cacao du Nord du pays. Cinq mille Nairas (20 euros) suffisent pour arracher les derniers doutes à cette jeunesse à qui l'on promet monts et merveilles. Ce commerce de « produits humains » a pi-

gnon sur rue et fournit autant les planteurs que certains hôtels où les filles sont placées pour satisfaire d'autres besoins. Les affaires marchent bien pour ces marchands qui sont devenus les plus prospères de cette région d'Afrique !

— Je suis écœurée, bredouilla Dolorès.

Cette maltraitance des enfants les fit s'interroger longuement pour savoir comment lutter contre ce fléau. Les récentes affaires d'esclavage domestique et de pédophilie, comme l'affaire Dutrou en Belgique, montraient qu'aucune région n'échappait à la règle.

— Partout, les droits de l'enfant sont bafoués, constata Dolorès.

— Les Nations Unies ont eu une session spéciale consacrée à l'enfance en septembre 2001, serait-ce le début d'une solution ? se demanda Philippe.

— On ne porterait plus certains vêtements à la mode, si l'on savait dans quelles conditions ils sont fabriqués ! affirma Dolorès pour clore cette douloureuse question.

— Et si l'on tournait la page, on plonge ? Pour finir sur une note plus agréable, Philippe entraîna Dolorès dans des histoires de chasse sous-marines sur les sites les plus beaux du monde, précisément dans la région qu'ils venaient de revisiter. Une grande raie manta, montée majestueusement du plus profond des abysses, déploya largement ses « ailes » pour cacher ce qui n'appartint qu'à eux deux ce soir là.